



UNIVERSITE TOULOUSE LE MIRAIL
MDR - SIMONE SAGESSE
5, ALLEES ANTONIO MACHADO
31 058 TOULOUSE CEDEX 9
05.61.50.35.19

SIRET : 439 706 243 00011

ASSOARTEMISIA@YAHOO.FR

COORDINATRICE : CLARISSE AGOSTINI

LES VIOLENCES SEXISTES AU COLLEGE : COMPTE-RENDU D'OBSERVATIONS



Avec le concours du FSE



GALITE Filles/Garçons, Femmes /Hommes
dans le système éducatif



Lutter contre les humiliations des femmes,
c'est lutter contre les humiliations des peuples.
(Gisèle Halimi)

TABLE DES MATIERES

INTRODUCTION.....	4
I. DES ELEMENTS POUR COMPRENDRE	5
A. GENRE ET RAPPORTS SOCIAUX DE SEXE	5
B. UNE DEFINITION DES VIOLENCES	5
1) La violence	5
2) Les violences de genre.....	6
3) Les différents modes d'expression.....	6
C. LES VIOLENCES FAITES AUX JEUNES FILLES.....	6
D. SEXISME ET VIOLENCES ENVERS LES FILLES A L'ECOLE	7
E. L' ADOLESCENCE ET LES QUESTIONS LIEES A LA PUBERTE CHEZ LES FILLES ET LES GARÇONS.....	8
II. QUELQUES RESULTATS.....	9
A. QUESTIONS DE FORME.....	9
1) La méthode utilisée.....	9
2) Précautions méthodologiques	9
3) Les établissements observés	10
B. PASSONS A L'ANALYSE.....	11
Introduction :.....	11
1) Construction de la virilité et construction de l'identité.....	11
2) Construction de la féminité : entre normativité et résistances, quelles conséquences dans les interactions avec les garçons ?.....	17
3) Autres éléments sur les relations filles/garçons.....	21
III. PRECONISATIONS	24
CONCLUSION.....	25
BIBLIOGRAPHIE.....	26

INTRODUCTION

Le collège représente un moment à la fois crucial et délicat dans la construction identitaire des adolescent-e-s. Dans cette construction, ceux-ci ont besoin de trouver des repères, de se définir par rapport aux autres, et notamment à travers les nombreuses interactions se déroulant dans les espaces communs.

De nombreuses études ont démontré l'importance des rapports sociaux de sexe dans la définition de ces interactions, où le sexe des acteurs et actrices joue un rôle décisif. En effet, la manière dont elles se déroulent, les rapports de domination qui s'instaurent, ont souvent un lien avec des questions liées aux rapports sociaux de sexe.

Les interactions entre élèves dans des conditions de forts rapports de pouvoir peuvent dégénérer et provoquer des violences, notamment sexistes, sur lesquelles portera tout particulièrement cette étude.

Actuellement, les données concernant les violences sexistes manquent à l'Education Nationale. Les chiffres cités par l'enquête SIGNA concernent les « violences sexuelles », et il est difficile de déterminer ce que ce terme recouvre exactement dans la réalité. Il se peut, qui plus est, que de nombreuses violences à l'encontre des jeunes filles soient tues par peur, honte, ou plus simplement parce que les victimes (et les témoins) n'ont pas conscience qu'il s'agit là de violences.

Le diagnostic de sécurité rendu obligatoire à la rentrée 2006 dans tous les établissements, s'il est réalisé dans des conditions convenables, pourra donner un nombre d'indicateurs précieux. Cette évaluation participative sur le climat général de l'établissement prévoit en particulier d'interroger chaque élève sur son ressenti des violences dans l'établissement, violences subies, perçues, agies.

De manière plus globale, si le problème des violences scolaires apparaît comme largement traité aussi bien par les politiques publiques, les recherches scientifiques et les médias, la question particulière des violences sexistes dans le cadre scolaire ne semble pas bénéficier d'un tel intérêt. Quelques recherches émergent aujourd'hui sur cette question, mais cette dernière semble encore largement sous-évaluée et peu prise en compte dans un regard plus global sur les violences à l'école. De même, les médias traitent plus volontiers des violences faites aux filles dans les quartiers dits sensibles que dans l'environnement scolaire.

Dans ces conditions, une étude sur le terrain commandée par la mission égalité filles-garçons du Rectorat de Toulouse et coordonnée par l'association Artemisia, a permis d'observer les relations entre filles et garçons et de comprendre dans leurs nuances les interactions entre les sexes comme à l'intérieur d'un même groupe sexué. Cette étude a interrogé les conditions d'émergence des violences sexistes dans le milieu scolaire, a cherché à en comprendre les tenants et les aboutissants afin de faire émerger le phénomène des violences sexistes à la conscience des acteurs et actrices du monde éducatif. C'est une étape essentielle pour agir efficacement contre ce type de violence.

I. DES ELEMENTS POUR COMPRENDRE

A. Genre et rapports sociaux de sexe¹

Il importe en premier lieu de définir le contexte sociologique dans lequel cette étude est réalisée. En effet, la manière d'aborder les relations filles-garçons diffère selon le point de vue que l'on adopte. Pour rendre la lecture plus claire, il nous faut tout d'abord définir ce qu'est le genre.

Celui-ci est opposé au sexe qui relève du biologique, quand le genre se rapporte à la construction sociale des différences. Le genre « féminin » est imposé culturellement à la femelle pour en faire une femme et le genre masculin au mâle pour en faire un homme. Les différences de comportement entre hommes et femmes sont donc le fruit d'une longue construction, d'un processus intégré par chacun-e d'entre nous, qui nous fait penser et agir avec des codes sociaux profondément sexués.

Le genre est fortement lié aux rapports sociaux de sexe puisque cette différence créée socialement a des conséquences sur les relations entre les hommes et les femmes, en termes de rapports de domination, nommés rapports sociaux de sexe par les sociologues.

Le rapport social peut être défini comme une tension qui érige certains phénomènes sociaux en enjeux autour desquels se constituent des groupes aux intérêts antagoniques, ici le groupe social hommes et le groupe social femmes. Les rapports sociaux de sexe sont caractérisés par les dimensions suivantes :

- les différences constatées entre les pratiques des femmes et des hommes relèvent de construits sociaux et n'ont pas de causalité biologique ;
- les rapports sociaux de sexe reposent avant tout sur une relation de hiérarchie entre les sexes, il s'agit bien là d'un rapport de domination.

Par ailleurs, ce rapport social structure l'ensemble des relations entre individus dans la société, il est transversal à tous les domaines du champ social (ce qui n'est pas le cas de tous rapports sociaux) et constitue donc le paradigme des rapports de domination.

Notre étude se situe donc dans une perspective où les relations entre filles et garçons sont traversées par des rapports de domination et où les uns et les autres ont été éduqués différemment de manière à intégrer un rôle social différent.

B. Une définition des violences

1) La violence

La violence demeure une notion large, qui permet d'agglomérer des comportements nombreux, réprouvés socialement, et qui peuvent prendre des formes physiques, psychologiques ou symboliques. Les éléments objectifs permettant de définir la violence sont les coups ou insultes par exemple. Cependant, ils ne peuvent être réellement compris s'ils ne sont pas mis en relation avec les vécus subjectifs et leurs contextes structurels d'émergence (milieu économique ou culturel). La violence est en effet une relation liée aux subjectivités des acteurs prenant part à l'interaction. Ainsi,

¹ Cette partie s'inspire d'articles extraits du *Dictionnaire critique du féminisme* [2000].

ne peut être dénommée violente que la relation qui est définie comme telle par au moins l'un-e des acteurs/actrices.

En abordant la violence, se pose la question de la violence ou domination symbolique, où les rapports de domination sont intériorisés par tous et toutes et donc plus difficiles à analyser car cela signifie l'adhésion des personnes dominées. Celles-ci peuvent donc nier la réalité de la violence vécue alors qu'elle est patente pour l'observateur-trice extérieur-e. Apparaît ici toute la difficulté liée à l'analyse des violences pour le/la sociologue, qui doit faire face à l'observation d'une réalité violente et dans le même temps à un discours l'occultant, de la part des auteurs comme des victimes.²

2) Les violences de genre

Parmi les violences dites de genre, une distinction est établie entre violences non sexuées (si une femme est victime de violence, elle ne l'est pas en tant qu'être humain appartenant à un genre), violences sexuées (violences adressées aux femmes en rapport avec la fonction ou le statut occupé dans la société) et violences sexuelles (comportements portant atteinte aux femmes en tant qu'objet sexuel). Ici, on s'intéressera plus spécifiquement aux violences sexuées et sexuelles, mais également aux rapports sociaux de sexe dans leur ensemble pouvant impliquer des hommes comme victimes. En effet, les violences de genre peuvent aussi se produire contre des garçons auxquels sont attribuées des caractéristiques du genre féminin. L'utilisation du concept du genre permet ainsi de comprendre ces violences de manière plus globale en tant qu'oppression du genre féminin et pas seulement en tant qu'oppression des femmes.

3) Les différents modes d'expression

Sur le plan physique, il s'agit des atteintes au corps de l'autre, concrétisées par le fait de taper, frapper, empoigner, donner des coups de poings ou d'utiliser à cet effet un outil ou ustensile. Il peut s'agir également d'étranglement, de tirer les cheveux, de brûler, de cracher, de pincer, de séquestrer, de mordre, d'étouffer, de déchirer les vêtements, etc.

Sur le plan psychologique, il s'agit d'atteindre l'autre dans ce qu'il est, dans son identité, dans son être. Ce sont des actions portant atteinte à l'intégrité psychique de l'autre, à son estime de soi, sa confiance en soi, à son identité profonde (insultes, dévalorisation, vexations, critique permanente des pensées ou actions de l'autre, ne pas écouter, menaces, chantages, humiliations, contrôle, etc.). Ces violences s'expriment souvent par le biais du langage (mais la violence sous toutes ses formes peut être considérée comme une forme de communication) ou sous forme de violences verbales : cris, insultes, interrompre sans cesse....

C. Les violences faites aux jeunes filles³

Les violences des hommes sur les femmes, et dans le cas qui nous préoccupe, des garçons sur les jeunes filles, représentent un phénomène général dans notre société, lié aux rapports sociaux de sexe impliquant une dévalorisation du genre féminin et de ses représentantes. Il s'agit d'un

² Cette question sera abordée à nouveau dans le point méthodologique et dans l'analyse des résultats.

³ Sur ce sujet voir l'étude de la MODAT [2004].

phénomène que l'on retrouve dans toutes les couches de la société, mais qui peut-être exprimé de manières diverses selon les milieux.

Dans la société en général et dans les quartiers populaires en particulier, les jeunes garçons construisent ainsi un discours d'un machisme verbal relativement violent envers le genre féminin. Les filles sont rangées dans deux catégories binaires, la fille bien et la « salope », qui les enferment dans des rôles sociaux qu'elles n'ont pas choisis. Elles doivent se soumettre alors au regard des garçons comme des autres filles et sont jugées par certain-e-s comme responsables des violences qu'elles pourraient subir.

Cette question est liée à celle du « garçon roi », attitude familiale éducative largement partagée dans les familles de tous milieux. Elle dénote le besoin pour les garçons de réaffirmer qu'ils sont bien des hommes, affirmation identitaire qui prend place dans un contexte particulier. Au moment de la construction personnelle des adolescents, les garçons revendiquent le statut d'homme, mais attendent de le devenir vraiment. Le discours homophobe et le contrôle des filles marquent le signe d'une volonté de conjurer les menaces sur une identité masculine précarisée.

Bien sûr, ces jeunes ne sont que le reflet d'une société profondément machiste. On observe une tendance globale, quels que soient les milieux, à la dévalorisation des filles chez les jeunes. Ceux des milieux populaires en sont peut être plus prisonniers : ils doivent se conformer aux injonctions de genre imposées par leur socialisation familiale, les normes du quartier et la pression des pairs masculins. Quand la réussite scolaire, l'insertion par le travail, mais aussi les relations affectives et amoureuses sont vécues comme des difficultés, le machisme reste l'un des seuls modes de construction de l'identité.

D. Sexisme et violences envers les filles à l'école

Le sexisme à l'école est encore aujourd'hui, malheureusement, une réalité. Les multiples études réalisées sur ce thème convergent toutes pour montrer que si les filles réussissent mieux scolairement, elles n'en subissent pas moins de fortes discriminations liées à leur sexe⁴.

Concernant la thématique des violences, l'impression transmise par certains des écrits recueillis pour construire cette étude est le déni de la parole des filles ou l'aveuglement face à un certain type de violences qui ne sont pas vues comme telles. Nous manquons de matériel pour pouvoir justifier sérieusement cette hypothèse, les travaux sur les violences sexistes à l'école ne faisant pas vraiment « recette ». Néanmoins, le manque même d'éléments sur cette question montre l'invisibilité du phénomène et le désintérêt ou l'incapacité à déceler les problèmes.

De manière générale, même si les mentalités évoluent, beaucoup d'acteurs du monde éducatif peinent encore à prendre la question des inégalités filles-garçons au sérieux. Dans ces conditions, le sexisme est d'autant plus prégnant qu'il est moins remis en cause au sein des établissements. Il appartient au quotidien de chacun-e, aussi évident que l'air que l'on respire et n'a donc que peu de chances d'être remis en question.

⁴ Voir notamment l'excellente synthèse de Marie Duru-Bellat [2004]

E. L'adolescence et les questions liées à la puberté chez les filles et les garçons.

Le dernier élément principal à prendre en compte dans notre étude est la problématique liée à l'adolescence, particulièrement forte au moment du collège. Il ne s'agit pas de développer une longue présentation théorique sur les problèmes rencontrés par les adolescents, de nombreux ouvrages traitant déjà la question. Nous rappellerons ici uniquement brièvement le contexte dans lequel interagissent filles et garçons à cet âge.

Le passage de l'enfance à l'adolescence s'opère sur le plan biologique par la puberté. Les transformations biologiques vécues ne sont pas détachables des contextes psychologiques et sociaux qui contribuent à structurer l'identité personnelle et sociale des jeunes.

À la puberté, des comportements nouveaux s'opèrent chez les adolescent-e-s, ce qui modifie les relations avec leur entourage. La construction d'une autre image se révèle souvent à la fois difficile et douloureuse. Les adolescent-e-s ont la perception de n'étant plus ce qu'ils étaient avant, et doivent apprendre à faire avec. Cependant, la maturation pubertaire apporte des avantages sociaux aux garçons que les filles ne connaissent pas.

La violence est souvent liée aux modes de constitution et de défense de l'identité. Rapports de sexe et de genre et questions de violence peuvent alors se mêler dans le processus de constitution de l'identité, notamment lors des sociabilités amoureuses. Il est donc important de dissocier les violences faites aux jeunes filles de celles faites aux femmes car les premières s'ancrent dans la sphère juvénile, très étroitement dépendante de la famille et de l'école.

Pour les jeunes filles, l'adolescence représente une double contrainte. Elles fournissent d'un côté un investissement plus grand dans les études que les garçons et sont de manière générale plus sérieuses et disciplinées, et de l'autre côté elles s'impliquent également davantage dans les relations amoureuses où, pour séduire elles ont tendance à abandonner leur velléité de compétition personnelle. En surinvestissant la sphère de la séduction les filles évitent ainsi de se placer dans une perspective de concurrence avec les garçons. La construction de la féminité implique alors de se mettre en retrait par rapport aux garçons.

Par ailleurs, les filles ont une mauvaise image d'elles-mêmes. Une étude récente⁵ montre que l'estime de soi des filles diminue depuis la primaire jusqu'au lycée, beaucoup plus fortement que celle des garçons. Elles ont dans l'ensemble une moindre estime de soi (au niveau global, émotionnel ou physique) et un manque de confiance, liés à la dévalorisation des comportements et qualités féminines. Cette dévalorisation peut être à la source de tensions dans les relations avec les garçons ainsi qu'entre filles.

⁵ « Estime de soi et réussite scolaire sept ans après l'entrée en sixième » [2005]

II. QUELQUES RESULTATS...

A. Questions de forme

1) *La méthode utilisée*

L'étude était basée sur une série d'observations, réalisées dans deux collèges, l'un en milieu urbain (le collège Lamartine à Toulouse) et l'autre en milieu péri-urbain (le collège Jules Ferry à Villefranche de Lauragais). Elles ont eu lieu sur des demi-journées, pendant quinze jours pour chaque collège, du 06 mars au 06 avril.

Les espaces observés étaient ceux dont les adultes enseignants sont absents (présence uniquement de personnel encadrant comme les surveillants), couloirs, cours de récréation, permanence, CDI, cantine. Un entretien spécifique a été mené avec l'infirmière en charge du collège Jules Ferry et avec l'assistance sociale du collège Lamartine. Il n'y avait plus d'assistante sociale depuis cette année à Villefranche de Lauragais et l'infirmière de Lamartine était très peu présente sur l'établissement en raison de nombreuses formations.

2) *Précautions méthodologiques*

a) *Le rapport observant/observé*

Le/la sociologue se doit toujours d'être prudent-e afin d'influencer le moins possible le comportement du public observé. Je me suis donc présentée auprès des élèves comme une étudiante venant réaliser une étude sur le collège, sans préciser le thème de mon étude. Je ne pouvais éviter totalement des changements d'attitude (à moins de me présenter comme une surveillante), mais en cachant l'objectif réel des observations, je pouvais au moins modérer ces changements.

Ma présence a été bien acceptée par les élèves, très curieux de savoir qui j'étais et ce que je faisais là. Certain-es ont certainement modifié parfois leur attitude en ma présence, il est même arrivé qu'un garçon me conseille de noter ce qu'il était en train de faire. Mais dans l'ensemble, j'ai réussi à me faire relativement discrète, suffisamment en tous cas pour observer les interactions entre élèves.

Quoi qu'il en soit, j'ai essayé de prendre en compte cet aspect dans l'analyse de mes résultats afin d'être la plus honnête et d'éviter des mauvaises interprétations.

b) *Des résultats à prendre avec précautions*

Par ailleurs, disposant de peu de temps pour réaliser l'étude, je n'ai pas pu prendre en compte l'ensemble des interactions, ni complètement les comprendre car je ne connaissais pas les liens entre les différents acteurs. Mes interprétations de certains faits ont pu être en partie faussées par le manque de connaissance du collège, des élèves, de leurs relations les uns avec les autres. Un regard extérieur permet certes davantage d'objectivité, il souffre cependant de ne pas pouvoir appréhender avec justesse et précision des événements dès lors que l'on ne dispose pas de tous les éléments nécessaires à leur compréhension.

Il faut donc bien entendu prendre mes résultats pour ce qu'ils sont : une analyse de certaines observations, qui a vocation à être généralisable mais avec les limites inhérentes au terrain et à la méthode sociologique. Il s'agit donc bien ici de proposer des pistes de réflexion issues des observations, à creuser dans l'avenir pour enrichir les conclusions.

3) Les établissements observés

Nous disposons déjà d'éléments sur le collège Jules Ferry à Villefranche de Lauragais (environ 610 élèves), en raison du diagnostic de sécurité réalisé en 2005⁶. Selon la gendarmerie, le collège n'a pas encore été rattrapé par la délinquance juvénile qui sévit dans les établissements scolaires de la zone périurbaine de Toulouse. Les principaux phénomènes repérés par le personnel sont les violences verbales et physiques, les vols, le racisme, la consommation de divers produits (alcool, drogue, tabac). Pour les parents, apparaît notamment la question des relations filles/garçons, qui prend un caractère sexuel à partir de la 4^{ème}.

Concernant les élèves, les filles de 4^{ème} et de 3^{ème} affirment manquer d'espace. Par ailleurs, les garçons déclarent être plus sensibles ou plus exposés aux violences et incivilités dans leur environnement habituel. Ils en sont également plus auteurs et plus victimes. Cependant, il s'agit d'être prudents avec ce type de chiffres : ils reflètent ce que les personnes pensent être des violences. Ainsi, il se peut que des jeunes filles soient victimes de violences, verbales notamment, sans qu'elles les aient identifiées. Ces données nous renseignent donc peut-être davantage sur le manque de conscience du problème des violences quand il s'agit des filles, que sur les faits réels.

Selon le diagnostic, la population des filles de 4^{ème} et de 3^{ème} mériterait une attention particulière, compte tenu des indicateurs de victimisation et des conduites à risques les concernant.

En ce qui concerne les espaces posant problèmes d'un point de vue de sécurité, sont repérés les entrées et sorties de l'établissement, cours, escaliers, couloirs. Les transgressions de type alcoolisation, consommations diverses et jeux à caractère sexuel (intrusions par les clôtures notamment de petits copains) surviennent régulièrement, dans des coins cachés dont l'établissement regorge du fait de son architecture. Les conflits et bagarres ont plutôt lieu entre la cour et le plateau.

Les espaces hors salles de classe du collège Jules Ferry sont les suivants : deux cours de récréation, une en bas, davantage pour les 6^{ème} (pour les « protéger ») et une en haut, le « plateau », avec 2 terrains de sport au milieu et au fond ; entre les deux cours se trouve le bâtiment principal avec un hall central et des escaliers au milieu, ouverts, ainsi qu'un ascenseur jusqu'au 2^{ème} étage (où se trouve le CDI). Des escaliers se trouvent également sur le côté, deux entrées de chaque côté donnent sur le hall, une vers les vestiaires de sport, l'autre vers la cantine. Les études sont au rez-de-chaussée et au premier étage, une salle principale et d'autres s'il y a beaucoup d'élèves.

Comme indiqué dans le diagnostic, une telle configuration des lieux ne facilite pas la surveillance des élèves et la prévention des violences ou du moins leur dégénérescence.

L'établissement Lamartine à Toulouse, dans le quartier Saint-Cyprien n'a quant à lui pas fait l'objet d'un diagnostic de sécurité, nous ne disposons donc ici que des éléments donnés oralement par le principal adjoint ou par la CPE et de nos observations quant aux espaces.

Il s'agit d'un établissement dont le public (environ 460 élèves) a évolué récemment avec notamment une plus grande proportion d'élèves venant de quartiers en ZEP. Les moyens n'ont apparemment pas suivi dans un premier temps et le collège a connu une période de violences assez importante avant que je vienne y faire mes observations. Le recrutement de nouveaux aide-

⁶ Voir le diagnostic de sécurité [2005]

éducateurs-trices et l'exclusion de certains élèves a permis de restaurer un calme relatif. Mais il est évident que l'ambiance générale est beaucoup plus « tendue » que dans le collège Jules Ferry.

En termes d'espaces, le collège Lamartine dispose d'une cour en U autour du CDI et d'un gymnase couvert, ainsi que d'un préau. Une deuxième cour moins facile à surveiller a été fermée récemment. L'espace est assez restreint, ce qui est certainement le cas dans la plupart des collèges urbains. Les élèves disposent donc de moins d'espace et cet aspect joue certainement dans les interactions plus tendues observées. D'un autre côté, il est plus facile de surveiller les élèves et d'intervenir rapidement en cas de problème, contrairement à l'autre établissement.

B. Passons à l'analyse

Introduction :

Une des difficultés à laquelle j'ai été confrontée lors de cette étude, et qui sera d'ailleurs analysée, est la discrétion des filles dans les divers espaces du collège face à la visibilité exacerbée des garçons. Il ne s'agit pas uniquement de l'espace occupé, mais d'un ensemble de facteurs qui rendent les garçons tout simplement accapareurs de l'attention : des surveillants, du CPE ou du principal, mais également de moi-même, prise au piège de leur surabondance de bruit, de mouvements, de présence. Pourtant, les filles crient aussi, parfois courent et s'insultent, et elles sont elles aussi venues m'interroger sur ma présence. Il n'empêche qu'au bout d'un mois d'observations, je sentais que celles-ci étaient relativement faussées par le fait que finalement, j'avais assez peu vu les filles. Et ne sachant toujours pas ce qu'elles ressentaient, il m'était très difficile de mesurer la violence dont elles étaient victimes. Au contraire, j'avais été maintes fois témoin de violences de divers ordres entre garçons, mais des violences souvent plus facilement observables d'un point de vue extérieur.

Au bout du compte, j'aurais pu être amenée à écrire un rapport sur les violences subies par les garçons au collège, qui entrent d'ailleurs dans le cadre des rapports sociaux de sexe comme je l'expliquerai par la suite. Mais ce n'était pas l'objectif, ces violences-là sont déjà connues, bien que l'on puisse sans doute y apporter un éclairage nouveau grâce à l'analyse en terme de genre. La difficulté dans l'analyse des observations a donc été de faire ressortir des éléments concernant les filles alors qu'ils étaient assez peu nombreux. C'est une des raisons qui m'a notamment poussé à axer une partie de l'analyse sur la construction de la virilité au collège et ses conséquences en termes de violences sexistes (quelque soit le sexe des auteurs et victimes). Les comportements violents des garçons entre eux ayant été le plus visibles, ils nécessitaient un traitement particulier ; nous verrons néanmoins que les questions touchant à la construction de la virilité permettent de saisir nombre de problématiques concernant les violences sexistes et qu'ils constituent un angle d'attaque indispensable pour les résoudre.

1) Construction de la virilité et construction de l'identité

a) L'exclusion du féminin dans la construction de la virilité.

Les démonstrations de force, les bagarres fréquentes, bien que rarement sérieuses, les insultes à caractère sexiste et homophobe constituent le quotidien de nombreux garçons au collège. Certains jeux montrent avec une évidence frappante à quel point il importe pour les garçons de ne pas figurer dans la catégorie dévalorisée du féminin ou de l'homosexuel.

Tout d'abord, les observations ont révélé de nombreux gestes et comportements relevant de la violence des garçons envers les filles. Comme cela a déjà été mentionné, les violences entre garçons sont certes plus fréquentes et plus visibles ; pour autant, celles ayant des filles pour victime existent bel et bien et semblent être là pour rappeler aux filles leur place dans la hiérarchie des sexes.

Les violences sont de plusieurs ordres :

- elles peuvent être physiques : du pincement de joue ou de bras au véritable coup de poing (exceptionnel), en passant par toutes les manières de frapper, taper, secouer, avec ou sans instruments (règle, trousse, stylo, etc.) ;

- elles peuvent être aussi verbales : les insultes révèlent parfois une certaine inventivité, mais de manière générale sont principalement liées à des questions d'ordre sexuel et à l'apparence physique des victimes ;

- un point particulier nécessite d'être fait sur les violences d'ordre sexuel, qu'elles soient physiques ou verbales. J'ai entendu sur le terrain beaucoup d'insultes dans ce registre, je n'ai en revanche vu que peu de violences physiques de cet ordre : il s'agissait en général de garçons qui pouvaient faire semblant de prendre une fille ou qui mimaient un rapport sexuel avec elle. Cela ne signifie en aucun cas qu'il n'y en a pas. Les témoignages de membres du personnel éducatif ou certaines conversations « attrapées au passage » tendent à faire penser le contraire. Les toilettes des établissements sont généralement le lieu où ce type de violences a toutes les chances de se dérouler. L'assistante sociale a ainsi évoqué une histoire d'agression sexuelle qui était remonté jusqu'à elle, ayant eu lieu apparemment dans les toilettes, mais sans qu'elle ait pu obtenir des éléments suffisants pour intervenir.

Les violences observées à l'encontre des filles revêtent des significations diverses, bien que toutes liées d'une manière ou d'une autre à la virilité.

Par exemple, les nombreuses insultes concernant l'apparence physique des jeunes filles ont pour conséquence une dévalorisation de l'image de soi déjà en mauvais état à cet âge-là, particulièrement chez les filles. Les insultes sont souvent liées au poids, mais de manière générale à l'ensemble du corps, contribuant ainsi à la pression sociale pesant sur les filles et à l'injonction de beauté. Certaines filles m'ont ainsi confirmé que les garçons les insultaient souvent par rapport au physique, avec cette conclusion très révélatrice du harcèlement que cela constitue : « *ça va un peu mais tous les jours, c'est lourd* »⁷.

Ce type d'insultes constitue donc selon moi une très forte violence envers les filles qui ont intégré dans leurs représentations l'importance de la beauté : celle-ci constitue un des éléments clés de leur identité dans notre société, bien plus que pour les hommes, et chaque dénigrement de l'apparence physique constitue donc une attaque de l'identité même des jeunes filles à un âge où celle-ci est particulièrement fragile. (voir aussi plus bas 2) a) sur la question de l'apparence physique)

Concernant les autres insultes, généralement d'ordre sexuel, il importe de nuancer l'importance de ce type d'insultes. En effet, j'ai remarqué que certains garçons utilisaient l'expression « enculé » comme n'importe quelle interjection, comme une ponctuation dans la phrase. Cette

⁷ Citation issue d'un entretien informel avec des jeunes filles du collège de Villefranche.

banalisation de l'utilisation de termes grossiers et d'ordre sexuel dans la conversation a tendance à donner plus d'importance à ce que j'ai pu ranger dans la catégorie insultes.

Cependant, c'est en soi révélateur d'une certaine conception de la sexualité par les garçons, plus proche de la pornographie que de la réalité, et prégnante des rapports avec les jeunes filles. Celles-ci subissent ce type d'insultes quotidiennement, les renvoyant à l'image de la « putain », image peu valorisante s'il en est. Les insultes fusent facilement, par exemple « pute », « suceuse », « salope », « poufiasse », parmi tant d'autres. De nombreuses filles adoptent elles aussi, ce langage entre elles, voire pour se désigner elles-mêmes. L'étude d'un cahier de texte où s'écrivaient deux garçons et une fille est assez révélatrice à ce sujet : la fille évoque l'idée de se déguiser en « poufiasse » lors d'une soirée déguisée. Par ailleurs, les insultes « féminines » peuvent aussi être utilisées entre garçons : elles dévalorisent l'autre en mettant en avant un aspect féminin qu'il veut nier à tout prix dans la construction virile de son identité.

Concernant les violences physiques envers les filles, même si elles n'étaient généralement pas graves, leur fréquence et leur quotidienneté sont la preuve d'un système de domination dans lequel sont enfermés garçons et filles. Les observations ont mis en lumière qu'il ne semblait parfois n'y avoir pas d'autre mode d'entrée en relation pour les garçons que celui-ci. Peut-être certains ne connaissent-ils que ce mode de communication avec les filles et c'est ainsi qu'ils s'expriment ? A moins que ce ne soit pour se valoriser face aux autres garçons en montrant sa force et soigner sa réputation. Il est impossible de conclure sur les motivations profondes aux véritables harcèlements dont sont victimes certaines filles. Mais il est évident que l'apprentissage de la virilité doit pour certains garçons passer par l'impossibilité subséquente de rapports doux avec les filles.

L'exclusion du féminin s'opère également dans l'oppression des garçons les plus faibles. Ceux-ci, bien qu'appartenant au même sexe que leurs agresseurs, sont tout de même associés au féminin et exclus de l'élite virile en conséquence.

Ces situations sont particulièrement fréquentes : on y voit les plus grands garçons frapper souvent sans raison des plus petits, ou plus précisément, pour leur montrer la position de faiblesse dans laquelle ils se trouvent. Comme avec les filles, le harcèlement quotidien, (bien que plus violent physiquement avec les garçons), permet de faire intégrer le schéma de domination aux victimes et d'une certaine manière leur faire admettre sa normalité.

La différence majeure est que les garçons savent qu'ils pourront faire la même chose une fois plus grand aux plus jeunes, contrairement aux filles. Pour elles, la domination reste la même tout au long de la vie. Il existe bien sûr bien des exceptions, dans un sexe comme dans l'autre liées au caractère et à l'histoire des individus, mais de manière générale, les filles subissent toujours les effets de représentations discriminantes que ne subissent pas les garçons.

De nombreuses observations montrent comment les garçons les plus forts font subir toutes sortes de coups et insultes aux plus faibles. Ceux-ci résistent parfois mais n'ont que peu de chances face à des garçons plus âgés, plus forts et souvent en groupes. Ce dernier aspect est intéressant à relever. En effet, on pourrait penser que la virilité relève d'un certain code de l'honneur –ce dont elle n'est pas dénuée comme on le verra plus tard-, mais de multiples exemples montrent une lâcheté sans équivoque, comme le fait de s'attaquer à plusieurs contre un petit, ou des manquements à ce dit

code de l'honneur, comme de frapper une fille. La construction de la virilité ne manque pas de paradoxes...

Dans certaines situations, les garçons plus faibles se montrent soumis immédiatement et ne cherchent pas à résister. En revanche, d'autres, bien que dans une situation évidente de domination, vont chercher eux aussi à montrer leur virilité, à ne pas baisser la tête, ce qui serait déshonorant. Ils réagissent finalement de la même manière que l'agresseur et entrent dans le cercle de la violence. Pour les deux, il est important de prouver qu'ils sont bien des hommes, et de là naît généralement la situation violente. Ici, la question de la virilité dans la construction de l'identité apparaît de manière éclatante : les garçons ont besoin de s'affirmer les uns par rapport aux autres (et par rapport aux filles comme on l'a vu) et le font à travers l'expression de rapports de domination, très souvent violents.

Un troisième élément montrant l'exclusion du féminin est l'importance de l'homophobie au collège. L'homosexualité est en effet généralement associée au féminin, tout comme à une perversion du masculin, et est de ce fait profondément opprimée.

Les insultes liées à l'homosexualité sont extrêmement répandues, dont voici une floraison, à titre d'exemple : « enculé », « lesbiennes », « sodomisation », « j't'encule », « tapette », « pédale », « tarlouze », « gouine », « pédé », et même, « enculation », écrit sur une table. Par écrit ou par oral, tout est prétexte à ce type d'insultes qui ont bien pour objet de rabaisser la victime : celle-ci ne serait pas entièrement homme (ou femme).

Des « jeux » entre garçons sont aussi révélateurs de l'homophobie régnante dans les établissements. Ainsi, j'ai observé dans un des établissements un jeu intitulé « le dard », une sorte de « chat » dans lequel les garçons (de 3^{ème} uniquement) se poursuivent et se touchent en mimant une sodomie. Le dernier touché doit trouver quelqu'un d'autre pour le toucher à son tour et tous prennent donc garde à leurs arrières. La dernière victime est souvent objet de moqueries et apparaît comme sale et méprisable. Mais ce n'est pas tout. A la sonnerie, le dernier malheureux à avoir été pris se retrouve la victime d'un passage à tabac de la part d'une partie des autres garçons de 3^{ème}.

Ce jeu appelle plusieurs observations. **Tout d'abord, il est significatif des tensions existant au collège concernant les questions d'orientation sexuelle.** Ces problématiques se retrouvent dans toute la société qui est encore loin d'admettre l'homosexualité comme relevant de la normalité. Il est donc compréhensibles que les collégiens soient eux aussi homophobes ou fassent semblant de l'être pour mieux se faire accepter par leurs pairs. La particularité ici est liée à l'âge : l'adolescence constitue un moment de remise en question de l'identité en général, avec de fortes perturbations liées aux changements hormonaux et les jeunes ont certainement besoin, plus encore qu'à d'autres périodes de la vie, de repères stables quant à leur identité sexuelle et à leur orientation sexuelle. Dans ces cas-là, la différence, qui peut d'ailleurs être décelée en soi-même, apparaît comme une menace pour la stabilité et est constamment refoulée et opprimée.

Le jeu du « dard » montre également la barbarie dont sont capables les hommes en groupe pour rejeter tout ce qui est différent, en particulier l'homosexualité. Ce jeu apparaît comme une sorte de rituel initiatique, permettant d'apprendre à tous (et toutes) ce qui attend ceux-celles qui ne respectent pas la norme du genre.

L'assistante sociale a également révélé dans notre entretien le cas d'un garçon « efféminé », ou soupçonné d'homosexualité, qui avait subi un fort ostracisme de la part de nombreux collégiens. Il apparaissait là clairement que son comportement non conforme à l'identité virile dérangeait ses camarades qui lui ont fait subir diverses violences jusqu'à ce qu'il s'intègre.

Un dernier élément qui s'est dégagé de mes observations est qu'il m'a semblé que les garçons, contrairement aux filles que les codes sociaux autorisent à une proximité physique dans l'amitié, ne pouvaient se toucher qu'en se frappant ou en se chamaillant. Ainsi, chez les garçons, seule l'excuse d'une bagarre, feinte en générale, permet le contact physique alors que les filles ne cessent de se prendre par la main, dans les bras, bras dessus, bras dessous et tant d'autres démonstrations affectives.

Les garçons ne peuvent se permettre ce genre de familiarités avec leurs amis et pourtant, comme tout être humain, ils en éprouvent certainement le besoin. Le contact physique passe alors par différentes formes de bagarres, certaines très bon enfant et d'autres extrêmement violentes. Cette peur de se toucher et de ce que cela pourrait signifier rejoint en partie la peur de l'homosexualité démontrée ci-dessus. Il s'agit ici encore pour les garçons de se dégager de tout aspect féminin qui pourrait les désigner comme homosexuels, et donc de la proximité physique avec des personnes du même sexe associée, dans notre culture occidentale, au féminin.

En poussant l'analyse, on peut être amené à penser qu'en frappant les plus faibles mais aussi les filles et en opprimant l'homosexualité, les garçons dominants montrent une peur irraisonnée pour le féminin et peut-être même pour la part de féminin qu'ils auraient en eux et qu'ils voudraient exorciser. Ainsi, dans notre société, la construction de l'identité à l'adolescence pour les garçons passe souvent par une très grande violence envers les symboles du féminin et à son exclusion.

b) Le rapport au groupe.

Dans de nombreux cas, le rapport entre groupe et individu s'entremêle avec la construction de la virilité. En effet, le conformisme qui est de mise au moment du collège n'est pas uniquement dû à un phénomène de volonté de conformité avec le rôle social dévolu par la société en fonction de son sexe. De manière plus générale, il est plus facile, notamment à l'adolescence, de faire comme les autres, plutôt que de subir l'ostracisme et risquer une vie sociale inexistante.

La peur d'être exclu, et donc de subir moqueries et violences de la part des dominants, agit comme le moteur principal du conformisme au collège. Elle incite les garçons à suivre les autres, pour bien montrer qu'ils appartiennent au groupe, à la bande, mais aussi au groupe plus général des hommes. Ils se retrouvent à accomplir alors des actes en groupe qu'ils n'auraient pas accompli seuls, en s'attaquant souvent à plusieurs contre un-e, plus faible, comme dans le « jeu » décrit plus haut.

Un surveillant évoque également d'un autre jeu du même type : le jeu du « petit pont ». Les garçons jouent au football et quand la balle passe entre les jambes d'un garçon, tout le monde se jette sur lui et le frappe. Ici aussi le phénomène de groupe joue à plein tout comme les symboles autour de la virilité. Il s'agit bel et bien de rituels entre garçons, **visant à exclure d'abord les filles, puis les garçons les plus faibles afin de constituer une forme de caste dominante dans la cour de récréation**. En effet, ailleurs, dans les classes par exemple, les rapports de domination à l'œuvre, culturels, économiques, sociaux, symboliques peuvent être tout à fait inversés. Un garçon appartenant

au groupe des dominés dans la cour pourra par contre être brillant en classe et inversement pour les garçons dominants dans la cour qui se retrouvent démunis en classe.

L'importance du groupe est visible dans des situations moins dramatiques que celles vues plus haut. Parfois, il s'agit simplement d'impressionner les autres garçons et/ou les filles, par exemple en sautant par-dessus un banc ou en faisant des tractions sur la branche d'un arbre. Tous vont suivre afin de montrer qu'ils sont capables de le faire et qu'ils appartiennent bien au groupe.

Les deux phénomènes se croisent donc ici, pour renforcer l'identité virile et par conséquent l'oppression de ceux-celles qui ne font pas partie du groupe. Bien sûr, il existe des exceptions et les garçons sont loin d'être tous des brutes dès qu'ils se trouvent en groupe. Simplement, peu prendront la défense d'un petit, d'une fille, d'un plus faible dans ces circonstances.

Mais des contre-exemples existent, exceptionnels et d'autant plus visibles. Ainsi, dans l'un des établissements, j'ai remarqué un garçon de 5^{ème} qui s'intéressait avec gentillesse à des filles seules dans la cour ou qui défendait des plus petits. Cette attention et cette empathie m'ont surprise dans un milieu où il est de bon ton d'éviter de s'afficher avec des dominé-e-s pour ne pas soi-même être considéré comme tel. La pression du groupe et l'importance d'appartenir à un groupe dominant ou au moins « neutre » tendent en effet généralement à faire disparaître toute solidarité avec les dominé-e-s et favorisent un comportement de rejet et de mépris des plus faibles.

Il importe de signaler que les filles n'échappent pas à ce processus et intègrent pour certaines parfaitement les codes et rites à adopter pour être respectées dans l'établissement. Il apparaît dans l'ensemble difficile de passer par une autre voie que celle de la virilité pour s'imposer dans cet univers violent.⁸

c) Amour et sexualité : entre démonstration virile et difficulté d'expression des sentiments, des violences prévisibles.

Comme on peut s'en douter, l'amour et la sexualité revêtent chez les garçons et les filles au collège des formes bien différentes. Les garçons apparaissent comme beaucoup plus intéressés par tout ce qui a trait à la sexualité et les sentiments passent généralement au second plan. Le problème principal est que les représentations de cette sexualité sont souvent stéréotypées voire caricaturales, chez des garçons qui ont, pour une large partie d'entre eux, certainement déjà vu un film pornographique. De manière plus générale, les représentations des femmes dans la société en donnent une image dévalorisée aux garçons, que ce soit à travers les publicités, les films ou les médias en général.

Dans les établissements, de nombreuses insultes touchent à la sexualité et montrent l'intérêt des garçons, mais aussi des filles, dans une moindre mesure, pour la question. Outre les insultes, des jeux entre élèves dans les études, des mots écrits sur les tables, dans les agendas etc., montrent toute l'importance que cela revêt pour filles et garçons. Certains mettent en scène des rapports sexuels, ils évoquent diverses positions. Bref, ils montrent qu'ils sont au courant.

⁸ Nous verrons toutefois au cours de notre rapport les contre exemples et exceptions, pas suffisants pour être scientifiquement pertinents, mais permettant d'analyser des voies alternatives de construction de l'identité.

Cette débauche dans le discours sexuel fait partie de la démonstration virile pour les garçons, une manière de prouver qu'ils ont intégré le monde des hommes. Ils ne sont plus des enfants désormais et utilisent donc un langage cru et le comportement qu'ils jugent adéquat. Par ailleurs, les garçons éprouvent de grandes difficultés à exprimer leurs sentiments aux autres, leur éducation ne les y ayant généralement pas préparés. **La violence peut naître ainsi d'une incapacité pour les garçons à exprimer ce qu'ils ressentent dans une interaction normale ; elle peut être la démonstration d'un intérêt éprouvé pour une jeune fille, intérêt qui ne trouve d'issue que violente quand les autres moyens d'expression sont inconnus.** J'ai observé plusieurs fois des garçons qui manifestaient un intérêt visible pour une fille mais qui l'insultaient ou la bouscullaient, pour les raisons évoquées ci-dessus.

Les filles subissent donc quotidiennement les insultes à caractère sexuel, voire des gestes déplacés, les réduisant toujours à des objets sexuels. C'est cet aspect qui est particulièrement grave, d'autant plus à une période où les jeunes filles construisent leur identité. Au moment où elles nécessitent d'être valorisées et prises en compte, elles sont au contraire réduites à leur corps, corps souvent réifié et objet de moqueries qui plus est.

D'autre part, les filles qui acceptent d'avoir des relations sexuelles avec les garçons, qu'elles le fassent par véritable envie personnelle ou pour faire plaisir à leur petit ami, peuvent souffrir d'une très mauvaise réputation. Les filles intègrent entre elles aussi le regard diffamant porté par les garçons sur les filles « peu fréquentables ». J'ai entendu ainsi plusieurs conversations où ces filles étaient portées aux gémonies par leurs camarades féminines.

Nous n'avancions pas l'idée ici que toutes les relations amoureuses se déroulent mal et que tous les garçons ont une conception totalement inégalitaire de l'amour et de la sexualité, mais que c'est le cas d'une partie non négligeable d'entre eux. **Beaucoup ne sachant pas s'y prendre entrent en contact avec les filles de façon violente par ignorance des usages.** Un grand travail est à entreprendre pour que les relations amoureuses puissent être envisagées de manière plus harmonieuse par chacun des deux sexes et la première condition est que les garçons considèrent les filles comme des individus à part égale.

2) Construction de la féminité : entre normativité et résistances, quelles conséquences dans les interactions avec les garçons ?

a) L'importance de l'apparence physique :

L'apparence physique joue un rôle très important dans la construction de l'identité pour les filles. Elle représente une contrainte très forte et peut être source de violences. En effet, elle provoque indubitablement une certaine exclusion voire une oppression des filles qui ne se glissent pas dans le moule de la féminité au moment de l'adolescence. Mais pour celles qui au contraire « choisissent » cette voie, la question de la beauté requiert une attention de tous les instants et est l'objet d'une constante pression, des garçons sur les filles, comme des filles entre elles.

En avançant en âge, les filles cherchent de plus en plus à marquer leur appartenance au genre féminin, de manière discrète chez certaines et ostentatoire chez d'autres. Je ne reviendrai pas sur les T-shirts moulants, strings et autres vêtements plus ou moins polémiques dans l'espace scolaire. Mais il importe de souligner la signification d'une apparence aussi évidemment féminine pour

des adolescentes en pleine construction identitaire. Certaines passent un temps non négligeable à prendre soin de leur apparence, contrairement aux garçons pour qui cet aspect revêt un caractère bien moins essentiel. Une grande partie de leur attention est portée sur cette question, ce qui peut être à l'origine de nombreux troubles, alimentaires notamment, mais de comportement aussi. Des jeunes filles excessivement attachées à leur apparence pourront donner finalement une image déformée et très superficielle d'elles-mêmes. Au lieu d'améliorer leur confiance en elle, cette image risque de les dévaloriser en réduisant leur identité à une surface extérieure très soignée. De telles jeunes filles sont considérées comme superficielles ou inintéressantes, excepté pour les relations sentimentales et sexuelles.

Un autre aspect à souligner autour de cette question est le rapport qu'il peut y avoir entre l'apparence d'une jeune fille et les relations qu'elle entretient avec les garçons. Les observations trop courtes n'ont pas permis de relever d'éléments franchement déterminants. Cependant, j'ai observé d'une part que les filles avec une apparence masculine⁹ sont très rares, y compris parmi les plus jeunes. La différenciation sexuelle par l'apparence est extrêmement marquée. D'autre part, celles-ci ont en général plus de relations amicales avec les garçons, ou des relations dans lesquelles n'entrent pas, avant tout, les jeux de séduction. **Il m'a semblé qu'elles étaient peut-être davantage considérées comme des égales, parce qu'assimilées aux garçons.**

J'ai relevé notamment l'exemple d'une jeune fille à l'apparence très masculine et qui s'imposait facilement dans ses relations avec les garçons ; elle pouvait se battre avec eux pour jouer, frapper un garçon qui se moquait d'elle, participer à égalité aux jeux « masculins ». Dans ce que j'ai pu voir, cela n'empêchait pas, d'une manière plus subtile, certains jeux de séduction et donc le fait d'être quand même reconnue comme une fille du point de vue des relations amoureuses.

De l'autre côté, j'ai également observé certaines jeunes filles extrêmement féminines dans leur apparence et qui par ailleurs savaient remettre les garçons à leur place quand il le fallait. J'en ai même remarqué une qui pouvait s'imposer pour jouer au basket avec les garçons, fait extrêmement rare.

Ainsi, s'il est vrai que la plupart des filles adoptent une apparence féminine et les comportements passifs qui vont avec, il existe des exceptions notables qui incitent à la prudence dans nos analyses. Il apparaît en tous cas évident qu'une plus grande diversité dans l'apparence des jeunes filles leur permettrait de se construire plus facilement une identité épanouie.

b) Séduction et amour : des enjeux différents pour les filles et les garçons.

Les observations dans les établissements ont montré nombre de couples, d'histoires sentimentales et autres questions touchant à l'amour. Cet aspect a déjà été abordé plus haut du point de vue des garçons dans la construction de la virilité. Il importe de le questionner à présent pour les jeunes filles, pour lesquelles cette question prend une dimension toute différente.

⁹ Une apparence masculine pour une fille correspond, selon mes observations, au fait de s'habiller avec des tenues de sport ou des vêtements ne mettant pas en valeur ou de ne pas être maquillées ni coiffées avec attention (entre autres détails).

Les filles bénéficient en effet d'une éducation plus « fleur bleue » que celle des garçons, elles apprennent à attendre le prince charmant et à idéaliser les relations amoureuses. Leurs représentations de ces relations sont ainsi généralement éloignées de la réalité, et en particulier de celle des garçons.

Le décalage est particulièrement important au collège où les premiers émois amoureux font véritablement leur apparition et où les attentes des unes et des autres vont être parfois radicalement différentes. Plusieurs filles avec qui j'ai discuté ont évoqué cet aspect : selon elles, les garçons pensent plutôt « aux fesses », alors qu'elles ne sont pas prêtes à entreprendre une relation sexuelle. Si la plus grande maturité des jeunes filles peut parfois compenser ce décalage, il peut aussi être à l'origine de situations tendues, voire de violences, comme nous l'avons déjà signalé plus haut. Il en résulte une attitude peu respectueuse des garçons envers les jeunes filles les réduisant à des objets sexuels (gestes déplacés, harcèlement, etc.).

De leur côté, les filles investissent fortement la sphère des relations amoureuses qui revêt pour elles, certainement plus que pour les garçons, une importance essentielle dans leur vie. Leur intérêt pour leur apparence physique est d'ailleurs profondément lié à l'importance de plaire aux garçons. A plusieurs reprises, j'ai observé des jeunes filles minaudant autour de garçons en train de jouer au football ou occupés à diverses activités sans lien avec les filles. Plusieurs jeunes filles portaient aussi des T-shirts avec des messages tels que « je cherche l'amour » ou « j'suis célibataire mais je me soigne ». On voit là le déséquilibre entre des jeunes filles dont les préoccupations principales tournent autour de l'intérêt que les garçons auront pour elles et ces mêmes garçons pour qui les relations amoureuses avec les filles constituent une de leurs activités, importante et agréable certes, mais loin d'être unique. En forçant un peu le trait, cette situation donne l'impression que les filles ne se voient exister qu'à travers le regard et l'intérêt des garçons, alors que l'inverse ne se vérifie pas.

C'est dans ce déséquilibre profond que réside une autre forme de violence, beaucoup moins visible que les violences citées plus haut, mais peut-être toute aussi destructrice. En effet, en se concentrant sur leurs rapports avec les garçons, les jeunes filles ne développent pas autant qu'elles le pourraient leurs possibilités et restreignent leur horizon et leurs choix. Contrairement aux garçons, les filles ne disposent pas d'autant de liberté dans leur épanouissement individuel, celui-ci étant lié en grande partie au regard porté par les garçons sur elles. Leur identité se construisant bien davantage autour de ces relations, elles annihilent de fait une partie de leurs ambitions et projets pour se rapprocher de l'idéal féminin, bien loin de la femme active. Les minauderies et les messages plus qu'explicites sur les T-shirts en sont des exemples frappants.

Malgré ce déséquilibre frappant, il ne faut pas en conclure que toutes les relations amoureuses se basent sur ce type de relations. Tout d'abord, certaines filles prennent le dessus dans les relations de par leur caractère, et parfois la relation peut revêtir plus d'importance aux yeux du garçon que de la fille. Ensuite, des jeux de séduction assez anodins, mis en scène dans des jeux du type « action ou vérité », révèlent l'intérêt commun des deux sexes pour la question. Ces moments montrent des relations relativement pacifiées, avec un vif intérêt pour les questions sexuelles, mais abordées de manière plus harmonieuses que quand les garçons imposent un désir unilatéral aux

filles. **Il pourrait être pertinent de s'inspirer de ce type de mise en scène pour faciliter des discussions entre adolescent-es sur ce thème dans un cadre plus formel et ainsi améliorer les relations amoureuses et sexuelles entre filles et garçons.**

c) L'exclusion des filles des espaces communs.

L'observation systématique de l'occupation des espaces par les élèves a permis de vérifier certaines des hypothèses émises avant les observations¹⁰. En effet, les garçons prennent plus de place dans la cour de récréation, ils se trouvent plus souvent au milieu alors que les filles occupent la périphérie. Ceci est notamment lié au fait qu'ils jouent aux jeux de ballons, alors que les filles n'y participent quasiment pas. On observe également que les filles circulent beaucoup entre les différents espaces, mais en suivant généralement les mêmes parcours. De leur côté, les garçons se courent après et s'approprient des espaces multiples et variés.

De même, les escaliers peuvent être occupés par des groupes, généralement de garçons, plus rarement mixtes, qui empêchent de fait le passage. En ayant fait l'expérience, j'ai dû m'obliger à passer entre eux malgré leur présence plutôt que prendre un autre escalier proche par facilité. Je sais que je me le suis imposée car je suis une adulte consciente des rapports sociaux de sexe. Cela signifie que pour les filles au collège mais aussi pour les garçons les plus faibles, ce genre de situation incite presque toujours à prendre un autre chemin. Il est difficile de s'imposer quand l'espace est bouché par un groupe de dominants mais la plupart des personnes ne conscientisent pas ce type d'exclusion des espaces communs, même si elles la ressentent puisqu'elles adaptent leur comportement en conséquence. D'ailleurs, dans l'établissement Jules Ferry, le diagnostic de sécurité avait révélé que les filles bien plus que les garçons affirmaient manquer d'espace. **Cette formulation d'un malaise montre certainement une forme d'oppression, insidieuse et pourtant évidente dès que l'on observe les espaces occupés par les élèves.**

Ainsi, si l'occupation différenciée des espaces selon le genre n'apparaît certes pas comme une violence à première vue, la relégation des filles à la périphérie montre une manière de les dominer et ne facilite pas leur valorisation dans l'établissement. Comme pour d'autres domaines évoqués plus haut, le fait qu'elles ne puissent pas occuper autant d'espace qu'elles le souhaiteraient constitue un frein à leur épanouissement. **Les jeunes filles intègrent ainsi l'idée d'une place moindre dans la société et n'apprennent pas à prendre toute la place qui leur est due. C'est une forme de violence symbolique vécue au quotidien et généralement non conscientisée.**

d) La sous-estimation des violences par les victimes elles-mêmes.

A de nombreuses reprises, j'ai observé des situations où les filles subissaient des violences verbales ou physiques sans réagir. Si dans certains cas, certaines tentaient une vague résistance, souvent elles acceptaient l'interaction violente imposée par les garçons. Par exemple, un garçon pince une fille et celle-ci le repousse vaguement mais sans protester énergiquement alors qu'il lui a fait visiblement mal et que ce comportement est inacceptable. Ou bien encore je vois un garçon qui frappe une fille avec un manteau et celle-ci ne réagit pas alors qu'il lui a certainement fait mal.

¹⁰ Voir la grille d'observation en Annexes.

Les exemples sont multiples et montrent l'intégration du rapport de domination par les jeunes filles. Elles n'ont apparemment pas assez confiance en elles, elles ont, on l'a vu, des problèmes de conscience de leur identité propre, de leur existence en tant qu'individu, de leurs droits égaux à ceux des garçons. Ainsi, face aux violences subies, elles ne savent pas affirmer leur droit au respect qui leur est dû en tant qu'êtres humains (et non pas spécifiquement en tant que femmes).

Cette sous-estimation des violences est en partie liée au fait que les adultes ne les voient pas en tant que telles. Les surveillant-es par exemple, face à la gestion de très nombreux élèves, d'autant plus dans des espaces vastes, ont tendance à laisser les conflits se régler d'eux-mêmes et n'interviennent que rarement. Des situations assez graves se déroulent parfois sous leurs yeux sans qu'ils estiment nécessaire d'intervenir (c'est parfois vrai aussi pour les violences entre garçons). Quelles qu'en soient les raisons, cette cécité face aux violences faites aux filles (en particulier les violences verbales qui n'ont pas la même visibilité que les violences physiques) ne facilite pas l'accès à la plainte des jeunes filles.

La parole des jeunes filles n'étant pas suffisamment écoutée dans l'expression des violences subies, celles-ci intègrent encore plus la normalité de la violence. Puisque les adultes ne réagissent pas clairement, cela signifie que cette violence fait partie du quotidien, de la banalité et que plus le caractère dégradant pour la personne n'est même plus perçu.

L'assistante sociale a confirmé cette idée en expliquant que les filles ne parlaient pas d'attouchements sexuels dans les entretiens tout simplement car elles ne savaient pas ce que c'était. Selon elle, elles ne savent pas ce qui est permis ou pas et elles ont tendance ainsi à minimiser les violences dont elles sont victimes en prétendant qu'il s'agit d'un jeu.

Cependant, toutes les jeunes filles ne restent pas soumises face à la violence quotidienne et certaines se défendent très bien, y compris physiquement.

Dans l'ensemble cependant, la majorité des filles, qu'elles prennent conscience ou non d'une violence, l'acceptent comme une fatalité, comme un élément faisant partie du quotidien.

3) Autres éléments sur les relations filles/garçons.

a) La mixité au collège : source ou régulateur de tensions entre les sexes ?

L'étude de la mixité dans les espaces occupés par les élèves n'a pas révélé de tendances évidentes. La non-mixité de la plupart des groupes est ce qui saute le plus aux yeux, sans que ce soit vrai pour tous les élèves. La mixité augmente visiblement avec l'âge, quoique certains groupes chez les plus petits soient mixtes également. D'un côté, en avançant en âge on commence à mieux connaître l'autre sexe et à savoir gérer les relations avec celui-ci. De l'autre, chez les 6^{èmes} encore proches de l'enfance, les enjeux de séduction et la puberté n'ont pas encore fait leur apparition et ne perturbent donc pas les relations.

Par ailleurs, l'apparence physique des filles appartenant à des groupes mixtes (ou des garçons fréquentant des groupes de filles) n'est que rarement différente de celle des filles au sein de groupes uniquement féminins. Et les jeunes filles avec une apparence masculine peuvent fréquenter davantage ou plus facilement les garçons mais ce n'est en rien systématique. Leur intégration dans un groupe de garçons est quand même certainement facilitée par une apparence relativement neutre en termes de genre, on l'a vu plus haut.

La mixité est pratiquement nulle dans les jeux de balles (football, basket) principalement organisés par les garçons. Une anecdote révélatrice : dans un des établissements, des garçons organisent un tournoi de football et ne voyant que des garçons inscrits sur la liste, je demande à l'un des organisateurs si les filles peuvent jouer aussi. Il me répond en toute bonne foi qu'elles peuvent jouer, que « ce n'est pas interdit ». Ici on voit la différence bien nette entre une égalité de droit, formelle, et une égalité réelle. Dans ce dernier cas, les filles pourraient non seulement jouer avec les garçons, mais elles -et les garçons- intégreraient véritablement ce fait comme une donnée de la réalité (et non un droit abstrait).

Une autre observation intéressante concernant la mixité a été réalisée dans l'établissement Lamartine, où des élèves étrangers sont en CLA. Je me suis aperçue plusieurs fois que les filles de cette classe jouaient beaucoup plus facilement aux jeux de ballon, en général avec les autres garçons étrangers de leur classe. Elles paraissaient par ailleurs bien moins inhibées que les autres filles et s'imposaient plus facilement dans leurs relations avec les garçons. **Outre des différences culturelles, il peut s'agir ici d'une solidarité forte entre étrangers qui permet de dépasser ainsi les cloisons du genre.**

Au sein des groupes mixtes, les relations pouvaient être aussi bien tout à fait harmonieuses que relativement violentes. Je pense que la qualité des relations dans ce cas dépend à la fois des personnes qui composent le groupe mais certainement aussi des conditions d'émergence du groupe mixte. En effet, les groupes avec les meilleures relations avaient l'air liés à des classes où l'ambiance est bonne en général. Garçons et filles s'entendant bien en classe, ils continuent à se fréquenter respectueusement dans les autres espaces du collège.

De l'autre côté, les groupes aux relations plus difficiles étaient souvent composés de couples avec leurs propres conflits et pas nécessairement liés à une classe. Il y avait également dans ces groupes bien plus souvent des garçons (voire des filles) dominants que dans les groupes plus calmes. Les relations de camaraderie facilitent donc une mixité harmonieuse quand, au contraire, des interactions personnelles impliquant des relations de domination favorisent un climat violent dans le groupe.

La qualité des relations au sein d'un groupe mixte est donc certainement due au positionnement plus ou moins dominateur de ses membres et à l'importance accordée à la virilité dans la construction de leur identité pour les garçons.

b) Code de l'honneur et régulation des conflits

La question de l'honneur est profondément liée à celle de la virilité, nous l'avons abordé plus haut, puisque dans notre société, l'idée qu'un homme d'honneur ne frappe pas les femmes est très largement répandue. Bien entendu, ce principe s'arrête au seuil des foyers où la violence conjugale reste une réalité quotidienne pour de très nombreuses femmes. Dans l'espace public toutefois, les hommes ne sont pas censés porter la main sur les femmes (ni sur les autres hommes d'ailleurs).

Les garçons au collège ont en partie intégré ce principe et c'est pour cette raison qu'ils frappent bien moins les filles que les autres garçons. Nous avons vu bien sûr que c'était insuffisant et que les filles sont tout de même victimes de brutalités. Cependant, plusieurs garçons ont évoqué cette

idée devant moi, l'un me disant par exemple « moi je frappe pas les filles, c'est bâtard ». Un autre de son côté affirmait les frapper si elles commençaient elles-mêmes.

Le rapport au code de l'honneur est donc complexe, peut-être pas encore bien intégré par tous. La découverte des rapports de séduction avec l'autre sexe au collège, souvent brutale chez des garçons peu au fait du mode d'entrée en contact avec les filles, obère les principes d'honneur et les rend fréquemment inopérants à cet âge. C'est toutefois un des éléments qui entrent en jeu dans les relations filles-garçons et qu'il importe de prendre en compte pour les appréhender dans toute leur complexité.

Un autre élément découvert lors de mes observations est la régulation des conflits par les plus grands. En effet, j'ai remarqué parfois l'intervention d'un élève plus grand dans des conflits entre garçons ou entre garçons et filles afin de les séparer. J'ai même vu un garçon imposant à un plus petit qui ennuyait des plus faibles que lui de faire le tour de la cour en courant comme punition. Les surveillants m'ont confirmé **la réalité de cette « auto-régulation des conflits », où certains parmi les plus grands et les plus charismatiques dans le collège utilisent leur autorité et leur légitimité pour favoriser des relations un peu moins violentes.**

Certaines filles peuvent aussi intervenir de cette manière, mais c'est extrêmement rare, et toujours lié à des personnalités très affirmées. **De manière générale, ce sont les garçons qui s'en occupent et il apparaît clairement qu'ils sont le plus légitimes aux yeux des autres collégiens pour le faire.**

III. PRECONISATIONS

Maintenant qu'ont été mises en lumière les violences sexistes, les formes diverses qu'elles prennent et le contexte des rapports sociaux de sexe dans lequel elles se déroulent, il s'agit d'apporter des réponses constructives pour faire face efficacement aux violences. En inscrivant l'étude dans une perspective de rapports de domination, il apparaît comme évident que des actions en superficie sont absolument insuffisantes pour agir durablement et véritablement sur les mentalités. Les préconisations proposées tendent donc à éviter le saupoudrage, pour donner quelques idées d'actions concrètes qui pourraient influencer positivement les comportements des adolescents lors de leur passage au collège.

- ❖ Monter une campagne d'information sur les violences sexistes afin de sensibiliser aussi bien les élèves que les acteurs du monde éducatif à la réalité de ces violences et à leur caractère inacceptable.
- ❖ Interventions sur l'éducation à la sexualité chaque année afin que tous les élèves soient sensibilisés et informés au cours de leur passage au collège.
- ❖ Interventions sur le respect mutuel et les violences sexistes chaque année, et notamment des interventions permettant l'expression des adolescents. Plus les actions se feront sur le long terme et de manière régulière, plus elles seront efficaces.
- ❖ Mettre en place un lieu d'écoute pour les élèves où tous et toutes peuvent se rendre pour exprimer les problèmes vécus au sein du collège hors des questions d'ordre strictement scolaire.
- ❖ Favoriser une meilleure visibilité des interlocuteurs pour les élèves, assistant-e social-e ou infirmier-ère scolaire, notamment en parlant de la question des violences en général et sexistes en particulier à chaque rentrée pour bien faire comprendre aux élèves qui sont leurs interlocuteurs en cas de problèmes.
- ❖ Revalorisation du statut des surveillants et aides-éducateurs : meilleure formation (diffusion de l'information concernant les violences, conseils sur comment réagir face aux violences, vers qui orienter les élèves à problèmes, etc.), faire en sorte qu'ils constituent un véritable relais entre les élèves et ceux qui peuvent les écouter et les accueillir.
- ❖ Intervenir le plus tôt possible quand des problèmes sont repérés, et pour cela favoriser une coopération entre les divers acteurs intervenant sur ces problématiques.
- ❖ Mieux former l'ensemble des acteurs aux questions des violences sexistes pour qu'ils les repèrent mieux et plus vite.

Ces préconisations ne constituent que quelques uns des nombreux moyens pour lutter contre les violences sexistes. Il s'agit avant tout qu'il y ait une prise de conscience de l'ensemble du personnel éducatif de la réalité de ces violences afin, déjà, de ne pas les minimiser, et ensuite, de chercher un levier efficace pour les réduire dans les établissements.

CONCLUSION

Au terme de cette étude, nous avons pu mettre à jour l'étendue des violences sexistes et de ce qu'elles impliquent en termes de rapports de domination.

Bien entendu, il ne s'agit ici que de pistes de réflexion. Il n'en reste pas moins que la construction de l'identité au collège s'insère au cœur des rapports sociaux de sexe et qu'il importe de les prendre en compte pour agir efficacement sur les violences au sein de ces établissements.

Il est en effet apparu que la construction de la virilité jouait à plein comme instigatrice de violences entre élèves, particulièrement des garçons dominants dans l'établissement envers ceux et celles ne font pas partie de cette catégorie. Au moment de l'adolescence et de la construction de l'identité, il s'agit d'affirmer son appartenance au genre masculin, cette affirmation prenant souvent des formes violentes.

Les filles affirment généralement clairement de leur côté leur appartenance au genre féminin et surinvestissent les relations amoureuses et la question de leur apparence physique, au risque de ne pas se construire pour elles-mêmes. Les relations avec les garçons tournent autour du regard posé sur elles et de multiples violences naissent de cet échange profondément inégalitaire.

Dans l'ensemble, les relations entre filles et garçons mais aussi au sein d'un même sexe sont génératrices de tension au collège. Chacun construisant son identité en tâtonnant, en cherchant à s'affirmer et à se positionner face aux autres, des situations pouvant déboucher sur de la violence naissent à chaque instant. C'est alors aux adultes présents dans l'établissement de savoir intervenir, à la fois dans l'écoute et dans la fermeté face à l'inacceptable. Affirmer et imposer les notions de dignité et de respect mutuel fait partie des prérogatives du personnel des collèges et nous espérons qu'une telle étude, en facilitant la prise de conscience autour des violences sexistes, constituera un levier utile pour tous les acteurs de la communauté éducative.

Dans une telle perspective, lutter contre les violences sexistes, c'est lutter contre toutes les violences.

BIBLIOGRAPHIE

- Dictionnaire spécialisé :

Hirata Hélène, Laborie Françoise, Le Doaré Hélène, Senotier Danièle, *Dictionnaire critique du féminisme*, PUF, Paris, 2000.

- Sur les rapports sociaux de sexe à l'école :

Les inégalités de traitement à l'école entre filles et garçons :

- Marie Duru-Bellat, *L'école des filles*, L'Harmattan, Paris, 2004.

Les interactions filles-garçons, leur manière de faire société ensemble :

- Julie Delalande, *La cour de récréation*, Presses Universitaires de Rennes, Collection « Le Sens Social », Rennes, 2001.

Sur l'utilisation (notamment sexuée) des espaces à l'école :

- Julie Delalande, *La cour de récréation*, Presses Universitaires de Rennes, Collection « Le Sens Social », Rennes, 2001.

Sur les violences en milieu scolaire

-SARRAZIN AURIOL Corinne, *Diagnostic de sécurité du collège Jules Ferry de Villefranche de Lauragais*, 2005.

- De nombreuses revues de presse ont été également consultées, avec des articles des quotidiens et revues suivants : *Le Monde*, *Libération*, *Le Figaro*, *La Dépêche du Midi*, *La Croix*.

Sur les violences faites aux filles

- Dieu François, Domingo Bruno, Frédérique Troubat, Laetitia Ferzan, Géraldine Alain, « Des violences faites aux filles, éléments d'appréciation dans l'agglomération toulousaine », *MODAT Etudes* n°4, Toulouse, nov. 2004

Autres éléments sur les élèves

« Estime de soi et réussite scolaire sept ans après l'entrée en sixième », *Education et formations* n°72, septembre 2005.

Sites :

- Rapport de Nicole Belloubet-Frier sur le sexisme et les violences sexuelles à l'école :

www.education.gouv.fr/rapport/belloubet.htm

- OEVS (observatoire européen de la violence scolaire) :

<http://www.obsviolence.u-bordeaux2.fr/documentation/>

ANNEXE

GRILLE D'OBSERVATION

Hypothèses/ questions	Indicateurs
Construction identitaire des filles et des garçons	
<p>La virilité :</p> <p>Les garçons ont besoin d'affirmer leur virilité au moment de l'adolescence pour se construire en tant qu'homme, et ce d'autant plus que leur identité est en crise.</p>	<p>→ violence entre garçons, verbale ou physique. Observer le vocabulaire utilisé, les démonstrations de force, voir ce qui est de l'ordre d'un besoin de montrer la virilité, de la prouver. (ex : insultes)</p> <p>→ violence des garçons sur les filles, verbale ou physique. Quelle dévalorisation des filles, du genre féminin en général ? Voir les insultes sexistes, les rumeurs, les « réputations ».</p> <p>Dans quelles circonstances ? Devant les autres garçons pour montrer sa supériorité ? Ont-ils les mêmes comportements quand ils sont seuls ?</p> <p>Parmi les garçons, observer lesquels sont les plus violents, quelles sont leurs caractéristiques ?</p> <p>→ éventuellement violence des filles. Les filles adoptent-elles des comportements virils, sources de violence ? Une manière de s'affirmer pour elles, une forme de construction identitaire. Observer les vêtements, attitudes, manières de parler (vulgarité, ton).</p>
<p>La vie affective et amoureuse, la sexualité :</p> <p>L'adolescence marque l'entrée dans la vie amoureuse et sexuelle. Quelles difficultés cela peut entraîner pour les jeunes dans leurs relations ? Comment cela peut être à l'origine de violences ?</p>	<p>→ la violence comme mode d'expression des sentiments. Essayer de voir comment une attitude violente d'un garçon (mais aussi d'une fille) peut dissimuler en réalité des sentiments amoureux pour l'autre.</p> <p>→ les représentations de l'amour et de la sexualité. Essayer de percevoir à travers les interactions des filles et des garçons leurs représentations de l'amour et de la sexualité, et si elles divergent selon le genre, la classe sociale, l'origine ethnique (peut être difficile à déterminer). Observer les comportements, le vocabulaire employé pour désigner la vie amoureuse et les couples, les rapports de domination au sein des couples si ceux-ci sont visibles, les formes que prennent les relations de séduction.</p>

Interactions filles/garçons	
La place des violences dans les interactions filles/garçons	<p>→ fréquence des violences verbales ou physiques.</p> <p>→ la violence est-elle un mode normal de relations ? Voir par exemple si certains élèves ne communiquent que sur un mode violent, y compris sans raison apparente. Dans quelle mesure est-ce sexué ? (plus des garçons vers les filles ?)</p> <p>→ la violence est-elle acceptée comme une règle implicite dans les relations filles/garçons ? Observer les réactions des filles à la violence des garçons.</p>
L'influence des marques de genre	<p>→ l'apparence extérieure en terme de genre des victimes de violence (y compris les garçons) a-t-elle une influence sur les violences. Les garçons s'attaquent-ils aux filles les plus « féminines » ou à celles qui le sont le moins ?</p> <p>→ l'apparence des auteurs de violence. Sont-ils (ou elles) plus « viril-e-s » que les autres ?</p>
La mixité	<p>→ la constitution des groupes. Quelle part de mixité dans les groupes ? Quand ils sont mixtes, quel type de personne est admis à entrer dans ces groupes ?</p> <p>→ mixité et violence. La mixité des groupes a-t-elle une influence sur la violence, au sein du groupe et des membres du groupe ?</p> <p>→ la violence dans les groupes mixtes. S'il y a violence, sur qui s'exerce-t-elle ? Qui sont les auteurs ?</p> <p>→ la place des relations de séduction dans les groupes mixtes.</p>
L'occupation de l'espace	
Une occupation différenciée de l'espace	<p>→ les garçons occupent-ils plus d'espace ? Si oui, comment se fait la pression sur l'espace ? Observer si c'est à l'origine de tensions entre filles et garçons, ou si au contraire c'est accepté par tous-tes.</p> <p>→ les espaces occupés par les filles et les garçons. Filles et garçons occupent-ils les mêmes espaces ? Si non, lesquels sont occupés par les uns et les autres ? Y a-t-il exclusion des filles vers la périphérie par exemple ? Quelle distance observe-t-on entre filles et garçons ?</p>
Le contrôle social par l'espace	→ la configuration de l'espace permet-elle un contrôle social plus grand ?

	<p>Quelles tensions sont générées par la dimension panoptique de la cour, où les élèves, en particulier les filles, sont au vu de tous ? (rumeurs etc.)</p> <p>→ la conformité à la norme. Etant au vu de tous, les élèves doivent d'autant plus se conformer à la norme vestimentaire, langagière, de comportement, au risque sinon d'être exclu, voire de subir des violences. Ce conformisme est-il sexué ?</p>
La sous-estimation des violences	
Des violences pas ou peu vues par les victimes	<p>→ les réactions aux violences. Filles et garçons ont-ils des réactions similaires quand ils ou elles sont victimes de violences du même ordre ? Les garçons réagissent-ils davantage, plus violemment ?</p> <p>→ le ressenti des filles par rapport aux violences. S'il est possible de discuter avec les élèves, interroger les filles après l'observation d'un acte violent pour déterminer si elles l'ont vécu elles-mêmes de cette manière.</p>
Des violences sous-estimées ou non-observées par les adultes	→ les réactions des surveillants ou autre personnel encadrant lors d'actes violents contre des filles.
Des violences sous-estimées par les auteurs et les garçons en général	→ les actes violents sont-ils perçus comme tels par leurs auteurs et par les garçons en général quand ils sont commis contre des filles ? A déterminer à travers la discussion si possible.